

MUSÉE
DE
L'ÉCOLE DE MÉDECINE
ET
DE PHARMACIE
DE ROUËN

Notes par M. Raoul BRUNON



ROUEN

Imprimerie J. GIRIEUD et C^e
58, rue des Carmes, 58.

1905

WZ
27
B
R
U





Magasin - Pds ancien

WZ 27
BRU
REF 23/1

MUSÉE
DE
L'ÉCOLE DE MÉDECINE
ET
DE PHARMACIE
DE ROUEN



UNIVERSITÉ DE ROUEN
Section Médecine - Pharmacie

15033

ROUEN

ROUEN

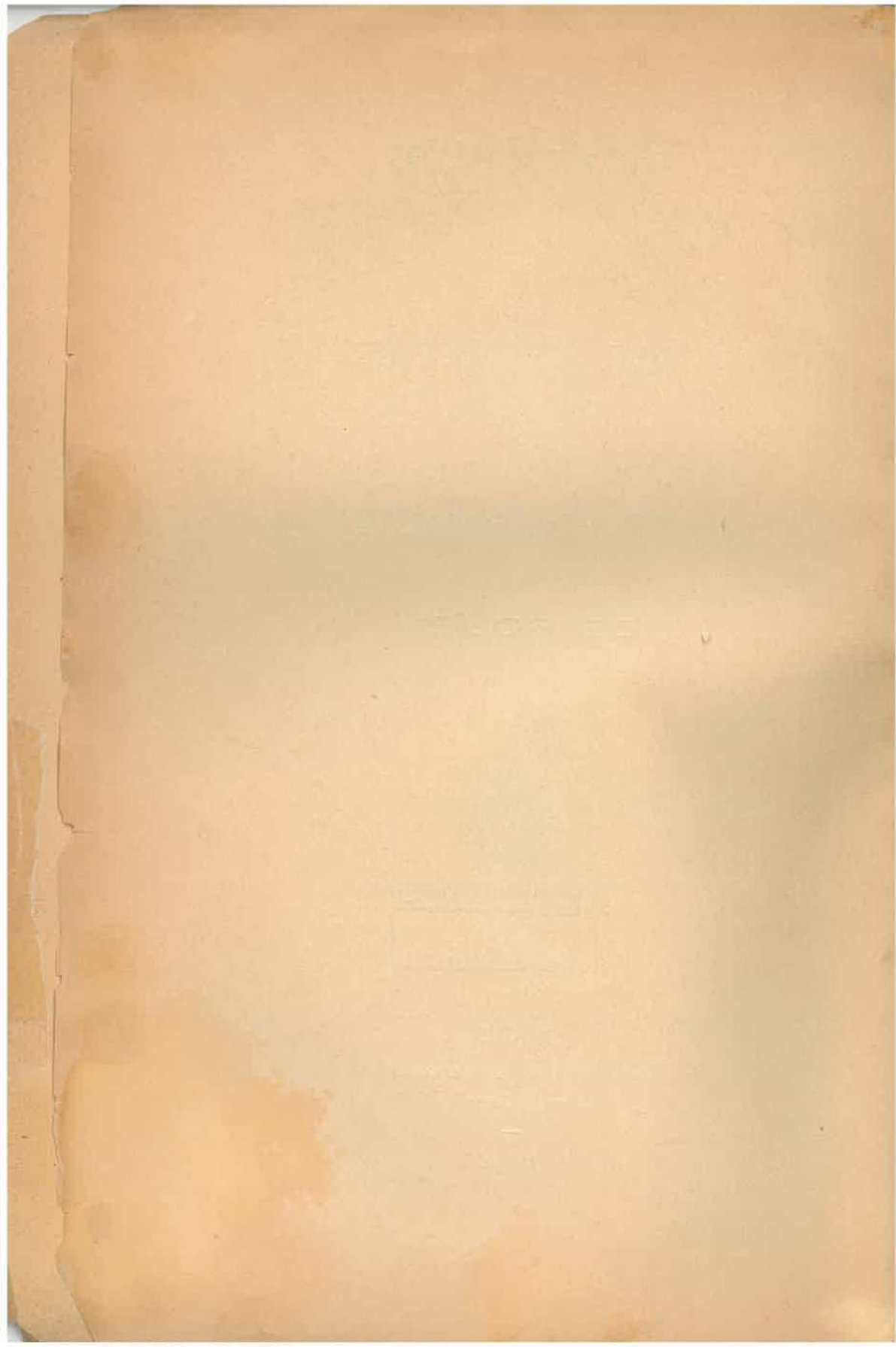
IMPRIMERIE J. GIRIEUD ET C^e

58, rue des Carmes, 58

1904



15033



15093



Sainte ELISABETH de HONGRIE et le LÉPREUX
Statuette de bois du xv^e siècle. Hauteur, 0.40 centimètres.
Collection du Dr Brunon.

L'ART ET LA MÉDECINE

MUSÉE de l'ÉCOLE de MÉDECINE et de PHARMACIE

Sainte Elisabeth de Hongrie et le Lépreux.

La lèpre est une maladie fort ancienne, biblique. Saint Lazare est le patron des lépreux.

Au moyen âge et dans les temps modernes, du ix^e au xv^e siècle, la représentation de la lèpre est restée assez fruste. Les lépreux sont des infirmes plus ou moins couverts de taches, de plaies, de pustules, d'ulcères non caractéristiques. Au xvi^e siècle, les peintres deviennent réalistes et le diagnostic pictural est possible. MM. Charcot, P. Richer et H. Meige ont étudié un grand nombre de documents de ce genre. (Voir la *Nouvelle iconographie de la Salpêtrière*, 1897, p. 418.)

Dans la figure que nous publions, sainte Elisabeth est représentée en costume religieux, la tête surmontée d'une couronne. De la main droite elle tient une bourse, de la gauche elle donne du pain à un infirme accroupi à ses pieds.

L'infirmes est un adolescent auquel le sculpteur a donné un costume délabré. La poitrine est à moitié découverte, des espèces de braies recouvrent les cuisses et laissent sortir les genoux. Il porte en bandoulière la gourde et le manteau de pèlerin. Il tend la main droite vers le pain que donne la sainte, de la main gauche il s'appuie sur un court bâton.

Sa face présente un des caractères de la lèpre tuberculeuse, le nez a la forme d'un gros bourgeon, l'ensemble du masque est leonin (leontiasis). Sur les membres inférieurs, on voit les caractères de la lèpre atrophique, les mutilations progressives de la maladie ont supprimé les pieds.

Aux deux jambes sont fixées des gouttières de bois sur lesquelles l'individu repose dans la station et dans la marche. On voit nettement les courroies qui fixent les gouttières aux jambes.

Contrairement à ce que l'on constate sur les lépreux représentés dans les tableaux des écoles italiennes, allemandes et hollandaises, l'infirmes en question a conservé une chevelure luxuriante. C'est donc un de ces types *moyens* dans la figuration desquels les artistes supprimaient les caractères trop laids et trop répugnants.

Il est à rapprocher de celui que signale Paul Richer dans son beau livre sur *l'Art et la Médecine* (page 289). Sainte Elisabeth lui donne un manteau vers lequel il tend les bras. Les jambes sont emprisonnées dans les mêmes gouttières de bois qu'on voit sur notre statuette.

Il est remarquable que l'Ecole française de peinture ne donne aucun document sur les lépreux (Paul Richer). Les sculpteurs français du xvi^e siècle ont été moins timides sans avoir le franc réalisme des étrangers, il est probable en effet que les statuettes dans le genre de celle-ci ne sont pas très rares dans nos églises, et il est bien fâcheux que le clergé français s'en débarrasse pour les remplacer par des images en carton pâte du quartier Saint-Sulpice.

Nous nous en consolerions si ces statues fort curieuses émigraient dans le Musée de l'Ecole de Médecine. Celle qui a fait l'objet de cette note y sera déposée.

LA PESTE ET LES PESTIFÉRÉS

Saint-Roch et la Peste.

Δοιμός δε λειπειν *défaillir ; morbus contagiosus ; pestilentia ; clades inguinaria ; bubonia pestis ; typhus pestis ; anthracia pestis ; contagion ; typhus d'Orient ; fièvre adeno-nerveuse ; mort noire ; morte grande ; mort simplement.*

La liste serait longue des synonymes employés depuis un temps immémorial jusqu'à nos jours.

La peste est caractérisée par des troubles généraux multiples et des accidents locaux extrêmement graves du côté du système lymphatique et de la peau : bubons, anthrax, charbons, pétéchies et exanthèmes divers qui peuvent manquer dans les formes foudroyantes.

Les textes relativement récents, tels que ceux de la Bible, sont aussi muets sur l'origine de la peste que les annales des Chinois ou des Hindous. Le lieu et l'époque de l'origine de la peste sont inconnus.

La célèbre épidémie d'Athènes au v^e siècle avant J.-C. fut peut-être la peste, mais rien ne le prouve. D'autre part, il n'est pas douteux que la maladie a été décrite dans les trois ou quatre derniers siècles avant J.-C., mais ces écrits sont perdus. Ils sont signalés par Rufus, médecin du 1^{er} siècle de notre ère.

Vers le milieu du vi^e siècle après J.-C., la *pestis inguinaria* envahit l'Europe. Elle marcha de Péluze à Alexandrie, vers le nord de l'Afrique, la Palestine, la Syrie, Constantinople, l'Italie, la Gaule, la Germanie. Elle mit cinquante ans à s'éteindre. La dépopulation fut telle que des villes disparurent. « Les îles, les continents, les cavernes, les sommets, aucun des lieux habités ne furent épargnés par cette pandémie pestilentielle ».

Les principaux signes furent : les charbons, les bubons, les taches noires aux aînes, aux aisselles, aux parotides ; l'assouplissement, la léthargie, l'agitation, la fureur, les hallucinations. La maladie tua jusqu'à mille malades par jour, dit-on, à Constantinople.

Du VII^e au XIV^e siècle, une épidémie éclatait deux ou trois fois par siècle.

Le XIV^e siècle fut dominé par la *peste noire*, *mort noire*, *pestis atrocissima*, *anguinalgia*, *grande peste*, *mort dense*. Elle venait de la Chine ou de l'Inde, traversa la Tartarie et les plateaux de l'Iran, gagna la Mésopotamie, la Syrie et la mer d'Azoff. Puis du Volga atteignit Constantinople.

C'est alors que furent envahies et décimées la Grèce, l'Italie, la Sicile, la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Norvège, la Suisse, l'Autriche, la Russie. L'Ecosse, l'Irlande et l'Islande et l'Aragonais échappèrent au fléau.

On dit que de 1346 à 1353, l'Europe perdit 24 millions d'hommes, soit le quart de la population.

C'est probablement le plus redoutable coup de mort par contagion que mentionne l'histoire des épidémies.

Au XV^e siècle, nouvelles hécatombes en France, en Allemagne, en Russie. Saragosse, Barcelone, Paris sont éprouvées.

Paris perd 40.000 personnes en deux mois (1450). La panique est générale. La terreur abat les plus courageux. « La perspective d'une mort inévitable jetait la population dans un tel désespoir que les habitants s'enveloppaient eux-mêmes d'un suaire comme pour hâter le moment fatal ».

Les épidémies n'eurent pas toutes les mêmes caractères. Au XVII^e siècle, la fameuse épidémie de Londres (1665), décrite par Sydenham et Hodges, se distinguait par les traits suivants : « Sensation de feu dévorant les entrailles ; sensation d'éclatement de la tête ; délire subit ; chute subite dans les rues ; sueurs abondantes coulant comme par torrents, tantôt blanchâtres et citronnées ou vertes, tantôt noires, ou rouges, ou pourprées ; si fétides qu'en frappant le nez elles causaient des défaillances, si âcres et si brûlantes qu'en se répandant sur le corps elles y laissaient une impression de feu. »

* * *

Au premier rang des grands phénomènes psychologiques provoqués par l'apparition de la peste, il faut noter la peur. La terreur allait jusqu'à l'affolement, jusqu'à la perte de toute raison. « La *peste noire* du XIV^e siècle passa, aux yeux de tous, pour

être un fléau envoyé par Dieu ou les démons. La terre et l'enfer devaient engloutir le genre humain. Toutes les causes divines, démoniaques, astrologiques, etc., furent invoquées pour expliquer la venue de la mort grande. Tous les genres de folie et de désordres publics ou individuels furent épuisés durant ces saturnales funèbres. »

Le chirurgien Armand Després, qui refusait systématiquement de croire à la contagion des maladies, racontait, il y a quelques années, dans son service, l'histoire suivante: Un jour, un voyageur qui se rendait à Damas rencontra sur sa route une vieille femme horrible sous ses haillons. « Prends-moi en croupe sur ton cheval, dit-elle au cavalier, car je suis bien fatiguée et je n'arriverai jamais à Damas. »

Le cavalier continua son chemin.

« Prends-moi, cria la vieille, et tu seras récompensé ». Qui donc es-tu? dit le cavalier. — Je suis la Peste noire et je t'épargnerai toi et les tiens.

Monte, dit le cavalier, mais à une condition : tu ne tueras que 107 personnes à Damas.

Le lendemain, 10.000 personnes étaient mortes. Le cavalier s'armant d'une matraque alla par le marché à la recherche de la vieille. Il allait l'assommer quand elle s'écria : « Arrête ! J'ai tenu ma promesse ! Je n'ai fait mourir que 107 personnes, toutes les autres sont mortes de peur ».

Au xv^e siècle, on commence à croire que c'est de l'homme même que vient la source du mal. Et alors on accusa les juifs qui furent massacrés et brûlés vifs, puis on s'en prit aux *semeurs*, aux *unctores*, qui semaient des poussières provenant des bubons. La magistrature et même quelques médecins partagèrent ces atroces préjugés. A Paris, en 1581, nombre d'individus furent pendus comme *semeurs de peste*.

A Marseille, en temps de choléra, il y a quelques années, le peuple accusait les médecins de semer la maladie. Les médecins ne pouvaient circuler dans le vieux Marseille que protégés par des gardes armés.

Les peuples latins sont gens d'imagination et la crainte morbide des maladies contagieuses peut pousser, encore aujourd'hui à prendre des mesures draconiennes et dépassant le but.

En 1884, le choléra fit une courte apparition en France, nos voisins les Espagnols s'émurent outre mesure, ils inventèrent force réglemens vexatoires pour les Français de la frontière. Dans une petite ville voisine des Pyrénées-Orientales, une pauvre femme suspecte de choléra fut enfermée dans le cimetière et gardée à vue par des carabiniers. On trouva à grand'peine un homme courageux qui consentit à lui faire passer des aliments au bout d'une de ces grandes pelles en bois dont se servent les boulangers.

Du xiv^e au xvii^e siècle, en Italie et en Espagne, cette folie populaire prit une grande extension, on infligea les tortures de l'inquisition aux victimes de ces hallucinations.

La peste fut donc la grande plaie du moyen-âge. Pendant plus de cinq cents ans, elle fut « la croix de nos ancêtres, le mal de plusieurs siècles, la mort grande, la mort noire, la mort ! »

* * *

On comprend que la Renaissance ait appliqué son génie à reproduire les scènes terribles qui avaient hanté l'imagination des ancêtres. Peintres et sculpteurs ont laissé un nombre considérable de tableaux et de statues représentant des scènes de la peste ou des personnages ayant joué un rôle dans ces scènes.

Pour les artistes, le *bubon* et le *charbon* sont les deux signes caractéristiques de la peste.

Saint Roch, le patron des pestiférés, est représenté atteint lui-même par le fléau et montrant sur sa cuisse les stigmates de la maladie.

Les statues de saint Roch sont innombrables. Dans le Midi, en particulier, il n'est pas d'église qui ne possède sa statuette ornée de bandelettes de couleurs, comme jadis les autels des dieux l'étaient de guirlandes.

La légende raconte que saint Roch, issu des comtes de Montpellier, naquit dans cette ville en 1295. Vers l'âge de trente ans, il partit en pèlerin pour Rome, où il soigna les pestiférés. Pour éviter les ovations des Romains qui attribuaient à son intercession la fin du fléau, il remonta vers la Lombardie. A Plaisance, il est lui-même atteint de la peste et craignant, dit la légende, d'être à charge aux habitants, il quitte le lazaret et se réfugie



FIG. N° 2. — SAINT ROCH.

Statuette en bois peinte, XVIII^e siècle.

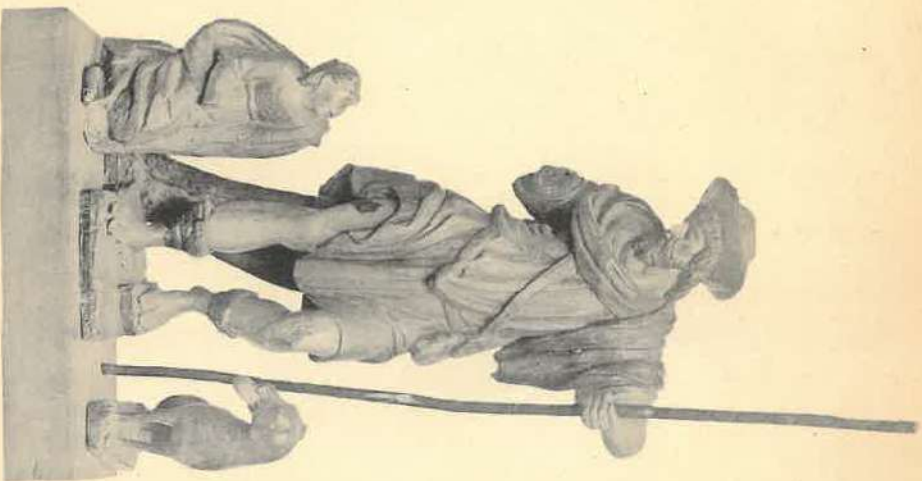
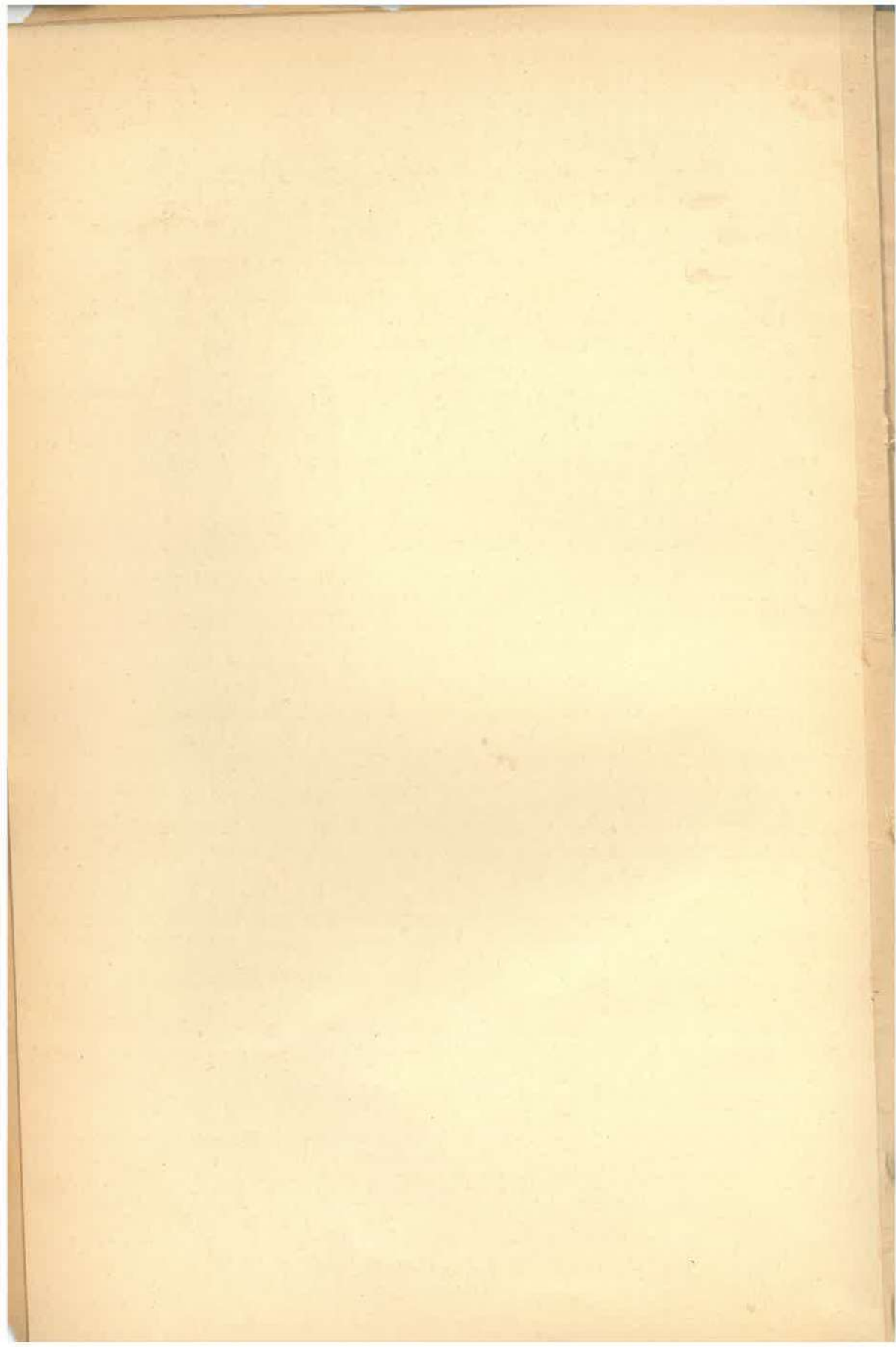


FIG. N° 1. — SAINT ROCH.

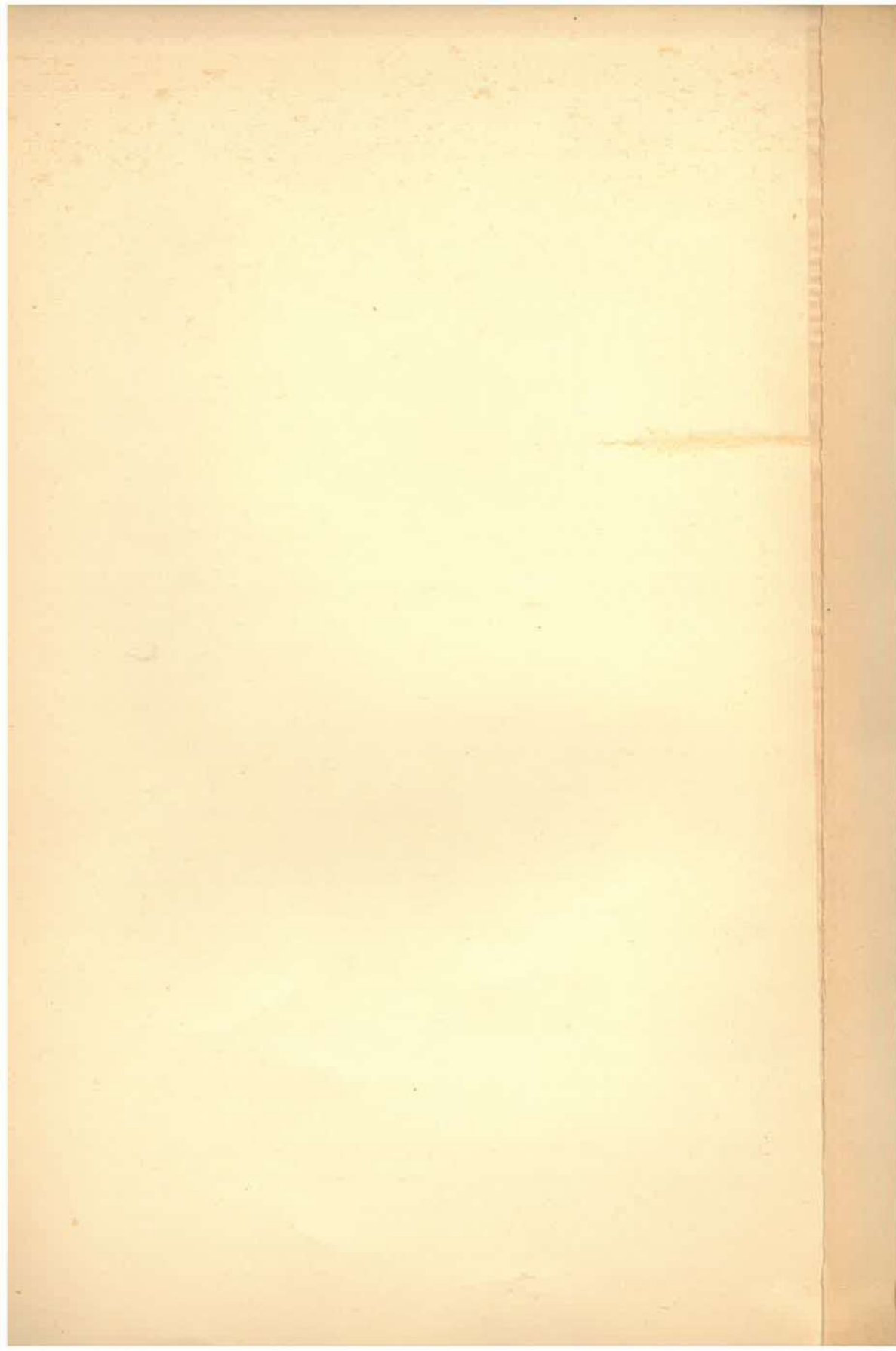
Statuette en bois peinte, XVII^e siècle.





SAINT ROCH ET LES PESTIFÉRÉS.

Dessin au lavis. (Ecole du Tintoret.)



dans les bois. Là, le chien d'un seigneur du voisinage lui apporte chaque jour un pain qu'il dérobaît chez son maître.

On remarqua un jour le larcin et le seigneur, suivant le chien à la piste, découvrit le saint dans sa solitude. Il lui offre l'hospitalité dans son château, mais le saint n'accepte que le droit d'habiter une cabane et de continuer à recevoir le pain que le chien lui apporte.

Une fois guéri, saint Roch retourne en Languedoc et finalement meurt de la peste à Montpellier le 16 août 1327.

Ces quelques mots expliquent pourquoi le saint est toujours représenté sous le costume de pèlerin, le bourdon d'une main et de l'autre soulevant sa tunique pour laisser voir *le bubon* sous l'aspect d'une plaie siégeant le plus souvent à la partie moyenne de la cuisse et non à l'aîne « par modestie ».

Il est toujours accompagné d'un chien apportant un pain. Il m'a été impossible de savoir à quelle légende fait allusion l'ange qui montre le bubon.

* * *

Le musée de l'École de Médecine de Rouen possède plusieurs documents ayant trait à la peste, aux pestiférés et à leur patron.

Ce sont d'abord deux statuettes de saint Roch.

I. — La première (fig. n° 1) est assez grossière. Elle a été restaurée plusieurs fois avec une extrême maladresse. Elle est probablement du xvi^e siècle.

II. — La seconde (fig. n° 2) est d'une bonne facture.

C'est une statuette en bois, peinte, du xviii^e siècle. Elle ne manque pas d'élégance. Le saint porte le chapeau mou du pèlerin, sur les épaules est *la pèlerine*, fermée en avant par un bouton. Il soulève sa robe pour mettre à nu la cuisse droite où apparaît une plaie fortement creusée dans le bois et que désigne du doigt un petit ange ailé.

A gauche du saint est le chien qui lui apporte un pain.

III. — Un troisième document (fig. n° 3) est un dessin au lavis du Tintoret ou de son école, présentant, dans son ensemble, une grande analogie avec une esquisse du Tintoret reproduite à la page 349 du livre du Dr P. Richer : *L'art et la médecine*.

Ce beau dessin représente une salle d'hôpital encombrée de malades, de mourants et de morts.

Au centre, saint Roch dans son costume classique va toucher la jambe d'un malade présentant une grande plaie ouverte.

A droite, un groupe de malades tournent leurs yeux vers le saint et implorent son intervention. Une infirmière apporte des médicaments sur un plateau.

A gauche, au premier plan, un superbe groupe d'hommes montrent leurs *charbons*, une femme s'apprête à faire un pansement.

Au fond de la salle deux cadavres sont enlevés des lits, ils viennent de recevoir les secours spirituels d'un prêtre accompagné de deux acolytes portant les cierges.

Sous le lit situé au centre de la salle est couché le chien de saint Roch.

L'ensemble de la composition est remarquable. Le geste de Bonaparte dans le tableau du baron Gros : *Les pestiférés de Jaffa*, rappelle celui de saint Roch dans notre dessin.

IV. — Le musée possède de plus un dessin colorié (et malheureusement en fort mauvais état de conservation) reproduisant le célèbre tableau de Pierre Mignard (1610-1695) : *La peste d'Epire*.

L'ensemble de la composition exprime admirablement la désolation et la terreur universelles. Au premier plan, l'artiste a représenté un médecin qui succombe victime du devoir. Il vient d'ouvrir *le bubon de l'aisselle* d'une pestiférée, de la main droite il tient encore le petit bassin destiné à recevoir le pus, de la main gauche il laisse tomber la lancette dont il s'est servi.

A droite, un homme distribue des médicaments ; à gauche, on voit une main tenant une cuillère (le dessin a été coupé à cet endroit).

Au fond une fontaine se précipite en cascade immense, et la foule des pestiférés se traîne vers elle pour apaiser le feu qui les dévore. A droite, une foule de malades lèvent les bras vers les victimes sacrifiées aux dieux. A gauche, scènes de folie.

Enfin, dans le ciel, un dieu jaloux déverse sur le monde les urnes maudites d'où s'échappent les miasmes pestilentiels sous la forme de tourbillons de fumée noire et épaisse.

V. — Enfin, le dernier document entré au musée en 1903 est une gravure :

La peste dans la ville de Marseille en 1720, très belle gravure du célèbre tableau de J.-B. de Troy (1679-1752). Ce tableau est considéré comme un chef-d'œuvre. Il est au musée de Marseille. Il a été peint en 1722 quand l'auteur eut assisté aux horreurs du fléau.

Notre gravure porte l'inscription suivante :

M. Roze, commandeur de l'ordre de Saint-Lazare, déterminé à se dévouer au salut de sa patrie, dans le plus fort de la mortalité, fait enlever en un seul jour un nombre infini de cadavres pestiférés entassés dans la place de la Tourette, dont les exhalaisons portaient la mort partout, et par le succès d'une entreprise si dange-reuse sauve presque tout le reste de ses concitoyens.

(GRAVÉ PAR S. THOMASSIN, 1727.)

Le réalisme de cette conception est saisissant. Les cadavres, les mourants, les malades ont été entassés sur une place de la ville, *extra muros*.

C'était un usage constant pendant les épidémies de peste.

« On accumulait les malades et les suspects dans un vaste lazaret placé près des portes de la ville. Vers ce vestibule de la mort, le tribunal de santé faisait chasser et porter pêle-mêle la foule qu'on y emprisonnait sans pitié. De là partait la contagion et s'exhalaient les cris de douleur et d'imprécations, les lamentations des femmes et des enfants, spectacle horrible, fait de misères, de souffrances, de confusions, de folie, d'agonie, d'infection et d'inimaginable insalubrité ! » (Mahé).

Au milieu de la foule, le chevalier Roze dirige la manœuvre des forçats qui jettent les corps des pestiférés dans les excavations du bassin de la Tourette.

Deux cavaliers assistent le chevalier. Autour d'eux, les forçats s'acquittent de leur tâche avec une sorte de fureur qui traduit leurs propres craintes dans ce vaste charnier.

Au fond, la ville déserte et morne dont les ruelles sont gardées par des soldats (les monatti d'Italie). Dans le ciel des anges agitent des torches enflammées manifestant ainsi, probablement, la colère du ciel.

On est frappé par la silhouette impassible du chevalier Roze au milieu de cette scène de désolation.

* * *

Reverrons-nous jamais le fléau qui a frappé nos pères de terreur ? C'est possible. Sera-t-il aussi terrible pour nous qu'il l'a été aux siècles précédents ? C'est peu probable pour des raisons multiples. Sommes-nous armés contre lui, en France, comme devraient l'être et pourraient l'être les Français du xx^e siècle ? Nullement.

Nous ne sommes pas mieux armés qu'au xviii^e siècle. L'Amérique du Sud, l'Espagne, la Turquie sont mieux outillées que nous pour cette guerre.

Avant de me reprocher mon pessimisme, renseignez-vous et jugez.



Saint Antoine

Le Musée de l'École de Médecine de Rouen possède plusieurs documents intéressants sur saint Antoine abbé :

1° Une charmante pièce en *faïence de Nevers* montrant saint Antoine aux prises avec une femme « effrontée ». Aux pieds du saint est son cochon sortant de la caverne dans laquelle le saint s'est retiré. Un tronc d'arbre supporte la clochette qui appelle les Cénobites à la prière. Des instruments de jardinage gisent à terre.

2° Photographie du tableau de J. Bosch, au Musée du Prado : *Les Tentations de saint Antoine*.

3° Une statuette en bois tendre badigeonnée de rouge violent. Le travail en est extrêmement grossier. De la main droite le saint tient sa clochette et son livre de prières.

4° Une très belle statuette du *xvi^e siècle*, en chêne non colorié actuellement. Les draperies, le costume et toute la facture sont fort intéressantes. Elle provient d'une collection formée il y a cinquante ans avec beaucoup de soin.

Les deux statues ont été achetées chez un marchand d'antiquités en 1902.

5° Une amulette en argent rapportée de Grenade et donnée au Musée en 1902. Elle représente un cochon.

Une courte description de ces objets nous donne l'occasion de dire quelques mots sur le rôle du saint dans la thérapeutique du Moyen-Age. D'ailleurs, saint Antoine, abbé, est encore en honneur, son intervention est souvent réclamée, quoique saint Antoine de Padoue ait une tendance à accaparer les suffrages de nos contemporains.

Antoine naquit en Egypte vers l'an 250. Un jour, il entra dans une église au moment où on lisait le passage de l'Évangile : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-en le prix aux pauvres. » Sa vocation était décidée et il se retira dans une profonde solitude. Il devait être *saint Antoine le Grand, abbé, patriarche des Cénobites*.

« D'abord, j'ai choisi pour demeure le tombeau d'un Pharaon.

Mais un enchantement circule dans ces palais souterrains, où les ténèbres ont l'air épaissies par l'ancienne fumée des aromates. Du fond des sarcophages j'ai entendu s'élever une voix dolente qui m'appelait ; ou bien, je voyais vivre, tout à coup, les choses abominables peintes sur les murs ; et j'ai fui jusqu'au bord de la mer Rouge dans une citadelle en ruines. Là, j'avais pour compagnie des scorpions se traînant parmi les pierres, et au-dessus de ma tête, continuellement des aigles qui tournoyaient sur le ciel bleu (1). »

Le démon, prévoyant le nombre des âmes que le saint devait lui ravir, résolut de l'attaquer, sans retard, par toutes les tentations de la chair. Prenant la figure d'une femme « effrontée, » il tenta de le provoquer au péché, mais le saint repoussa l'ennemi victorieusement.

Au fond de sa caverne Antoine chantait : « Quoique je sois environné de l'armée de mes ennemis, mon cœur ne tremblera pas. » Ce défi exaspéra le diable : dans sa rage il ébranla les parois de la caverne qui s'entrouvrirent et donnèrent issue à tous les monstre infernaux sous la figure de lions, de taureaux, de loups, d'aspics, de serpents, de scorpions, d'onces, d'ours et d'animaux fantastiques (2).

« La nuit j'étais déchiré par des griffes, mordu par des becs, frôlé par des ailes molles ; et d'épouvantables démons, hurlant dans mes oreilles, me renversaient par terre. Une fois même, les gens d'une caravane qui s'en allait vers Alexandrie m'ont secouru, puis emmené avec eux (1). »

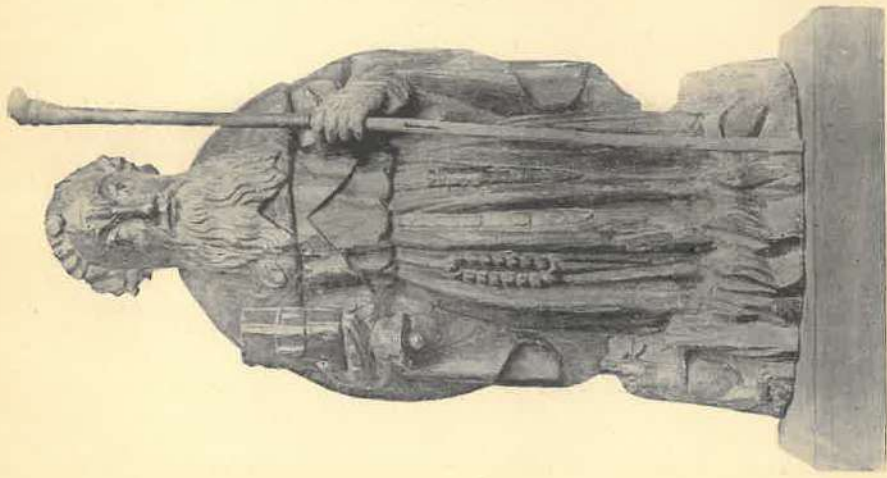
Cet épisode a inspiré les différentes *Tentations*. Celle de Bosch est particulièrement curieuse. Elle est d'une vigueur et d'une originalité bien supérieure à celle de Callot qui est si célèbre.

La résistance vaillante et victorieuse du saint donna probablement l'idée de l'invoquer contre *la peur*.

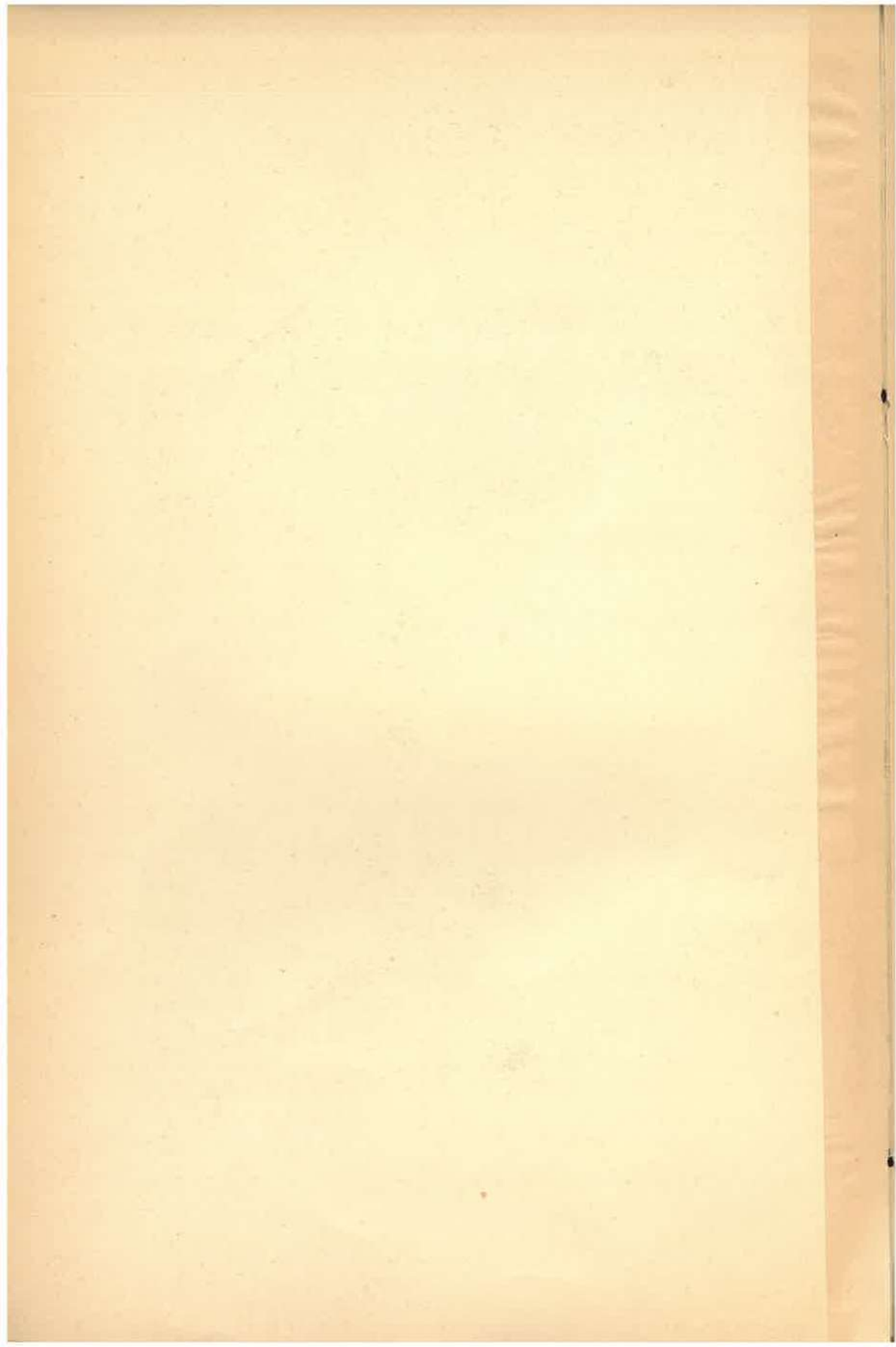
L'histoire fantastique de saint Antoine nous introduit en pleine démonopathie. *La démonopathie* est une des variétés les plus cruelles de la lypémanie religieuse. Les malades se croient

(1) A. Flaubert. — La tentation de saint Antoine.

(2) Les petits Bollandistes par Mgr Paul Guérin, tome I, page 421.



SAINT ANTOINE ERMITE. — Deux statuette en bois du xv^e siècle.



possédés du démon. Ils le sentent dans l'estomac, dans les entrailles, dans la poitrine, où il habite sous la forme d'un chat, d'un serpent, d'un crapaud ou de tout autre animal immonde. Les malades se voient entraînés par des troupeaux de Diables grimaçant, hurlant, gambadant autour d'eux.

Le délire ascétique est de tous les temps, il a sévi en particulier aux époques de transformation religieuse. Un des exemples modernes les plus curieux est celui de *Jeanne des Rochers*, dont Leuret a raconté l'histoire dans ses *Fragments sur la folie*. Cette jeune femme a vécu pendant plusieurs années au fond d'une forêt, dans une caverne, au milieu de rochers inaccessibles. Elle ne se nourrissait que d'herbes et de racines. A peine vêtue, elle se couchait sur la terre nue, passant ses jours et ses nuits, tantôt à prier Dieu, tantôt à le blasphémer. Elle voyait et entendait le Diable et se querellait avec lui, assaillie par des tentations impures et des visions horribles elle infligeait à son corps décharné la discipline avec des chaînes de fer et se fouettait jusqu'au sang (1).

Revenons à saint Antoine :

Il mourut vers l'an 356, âgé de cent cinq ans, ayant vécu près de 80 ans dans le désert. En prévision de la résurrection des morts et dans la crainte d'être embaumé à la manière des Egyptiens il avait ordonné à ses disciples de cacher le lieu de sa sépulture. Ce lieu fut cependant découvert en 561 et le corps du saint fut transféré à Alexandrie, puis plus tard à Constantinople. L'empereur Constantin VIII en fit présent à Josselin, seigneur dauphinois, qui le rapporta dans sa patrie et le déposa dans une chapelle de la Vierge à la Mothe-Saint-Didier vers l'an 1050.

*
* *

Du x^e au xiv^e siècle, une maladie qui jetait l'épouvante fit de grands ravages en Europe et particulièrement en Lorraine et dans le Dauphiné : *Ignis plaga*, *ignis sacer*. Les chroniques disent que *le feu sacré* ou *les ardents* brûlait les gens petit à petit et ce feu les consumait sans qu'on put y remédier. Les membres devenaient noirs comme du charbon et les malades qui survi-

(1) A. Linas. — *Monomanie*. — Dict. Dechambre.

vaient étaient souvent amputés des pieds et des mains. Tel était le feu *Saint-Antoine* qu'il ne faut pas confondre avec la peste à bubons appelée aussi *mal des ardents*.

Les médecins étaient impuissants. Ils ignoraient la nature de ce mal. Ils n'ont laissé aucune description, d'ailleurs ils n'écrivaient pas, ils n'en avaient pas le temps, ils commentaient Galien et les Arabes ! « Comme tous les remèdes ne servaient de rien, on eut recours à la Vierge et aux saints. A Paris, Notre-Dame servit longtemps, en cette occasion, d'hôpital. »

La maladie du corps fut bientôt accompagnée des maladies de l'esprit. Les douleurs physiques atroces, la disette, la misère, l'impuissance de la médecine devant ces fléaux engendraient un état d'âme particulier, étudié de nos jours sous les noms de théomanie, démonopathie, démonolâtrie. Ce délire sévit au moyen-âge dans de nombreux monastères et se propagea dans les villes, les villages et dans des contrées entières. Telle fut l'épidémie qui désola la Hollande et la province du Rhin en 1373 sous le nom de *mal des ardents*, *mal de saint Jean*.

*
* *

Qu'était-ce que le feu sacré ?

C'était probablement un empoisonnement par l'ergot de seigle, l'ergotisme gangréneux qui survenait dans les années de disette et de misère.

Toute la période comprise du x^e au xii^e siècle n'est qu'une longue anarchie féodale. Les déprédations des barons, chefs de bandes de voleurs, les incursions des Normands, les croisades dépeuplent les campagnes et empêchent la culture du sol. Des pluies interminables détruisent les récoltes. Pendant la famine de 1031, « il se trouva plusieurs personnes qui détérèrent les corps pour les manger, qui allaient à la chasse des petits enfants, qui se tenaient au coin des bois comme des bêtes carnassières pour dévorer les passants. »

. . . . « On voudrait bien s'enfuir, mais on manque de tout pour partir. Les villes sont dépeuplées, les villages réduits en cendre. Le fer, le feu, la famine, la peste ont tout ravagé. Les vignes sont arrachées, les arbres coupés, les monastères dépeuplés, les nobles sont réduits à l'indigence. »

Il est difficile aux hommes du xx^e siècle de se figurer les misères de leurs semblables au x^e. L'antiquité n'a pas connu les fléaux du moyen-âge.

Des cas sporadiques de feu sacré apparurent jusqu'aux xvi^e, xvii^e, xviii^e siècles. En 1702, on voyait encore, dans l'abbaye qui fut fondée par Urbain II, en 1093, à Vienne, en Dauphiné, des membres desséchés et noirs qu'on conservait depuis ce temps (1). Les archives de cette abbaye de saint Antoine contiennent des observations de gangrène sèche tout à fait semblables à celles données par les auteurs qui ont décrit le *feu sacré*. Voici une de ces observations : Une femme qu'on amenait sur une ânesse ayant touché un buisson en passant, la jambe lui tomba sans hémorrhagie et elle l'apporta en ses mains à l'hôpital.

* * *

Or, il arriva qu'en 1095, un nommé Guarin, fils de Gaston, fut atteint du *feu sacré*. Il fit vœu de bâtir une chapelle à saint Antoine, s'il guérissait. Ce qui arriva.

Guarin et Gaston, guéris par l'intercession du saint, vinrent à La Mothe-Saint-Didier, devenu *Bourg Saint-Antoine* après l'arrivée des reliques du saint, et fondèrent une maison pour soigner les étrangers et tous les malades. Bientôt huit frères se joignirent aux fondateurs, sous Boniface VIII, pour élever une abbaye et créer l'ordre des Antonins, qui se répandit dans toute l'Europe.

Telle est l'origine du culte de saint Antoine contre *les maladies de peau, la gale, le prurit, les démangeaisons, le scorbut, la peste*.

En 1373, on bâtit à Paris le petit Saint-Antoine pour y recueillir les malades atteints du feu sacré, mais on y soigna surtout des pestiférés.

En 1530, des malades atteints de gangrène des extrémités étaient encore logés dans cet hôpital.

* * *

Par une association d'idées que l'on comprendra, saint Antoine eut le pouvoir d'éteindre les feux de la concupiscence, le feu morbide de la peau et aussi les feux de l'enfer.

(1) A. Laveran. — Dict. Société méd., art. Feu.

NOS DEUX STATUETTES montrent *des flammes* qui lèchent les pieds du saint. Il faut les considérer comme l'image des maladies brûlantes ou comme représentant le feu des passions charnelles.

Ces flammes étaient peintes en rouge vif.

Rabelais (liv. II, chap. XXX) et la Satyre ménippée (art. 8 et notes) disent qu'on teignait en rouge couleur de feu les portes des maisons où étaient renfermés les malades atteints du *feu saint Antoine*.

Saint Thomas d'Aquin (Molanus, p. 248) faisant allusion aux flammes, dit : « *Quia datum est illi ad ignem infernalem patrocinari.* »

De nos jours, saint Antoine est célèbre par son cochon. Flaubert l'a dédaigné, il ne le cite même pas et, cependant, ce cochon joue un grand rôle dans les représentations du saint du XII^e au XVI^e siècles. Dans nos deux statuettes, il figure naïvement près de la jambe droite de saint Antoine. « Cet animal immonde, au pied fourchu, symbole des péchés et du Diable, est l'image des *jouissances impures* et des *appétits charnels* qui affligent l'humanité. »

La suite des temps a modifié ce sentiment des hommes pour le cochon. Par antithèse il est devenu le *cher ange*, et un poète qui n'a fait qu'un seul bon vers a du moins fait celui-là :

Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille.

Peu aptes à comprendre le symbolisme, les *charcutiers* ont pris Antoine pour patron. De même, *les marchands de porcs, les bouchers, les fermiers, les porcherons, les laboureurs.*

Ces derniers mettent les porceaux sous la protection du saint et ils l'invoquent contre les Epizooties.

A Rome, le 17 janvier, on amène les *bestiaux* devant la porte de *saint Antoine ai Monti*. Le dimanche dans l'Octave de saint Antoine, on bénit, devant la même église, les chevaux de poste, les mules blanches du pape, les équipages des grandes maisons romaines.

Il en est de même dans le midi de la France.

En Italie on suspend une médaille du saint sur le front des chevaux.

Il y a des oraisons spécialement destinées à éloigner des ani-

maux « toutes les embuches du démon et tout fléau, peste ou maladie ».

L'AMULETTE EN ARGENT que nous possédons représente un cochon. A Grenade, on l'accroche aux pieds de la statue de saint Antoine pour éviter les maladies aux cochons de la ferme ou pour le remercier d'avoir guéri les animaux malades.

Sur deux de nos pièces on remarquera *la clochette*. C'est en souvenir de celle que les *Antonins* faisaient retentir quand ils quétaient pour le couvent. De plus, les cochons des Antonins avaient le privilège d'errer partout pour y chercher leur pâture. Les chasser, les voler ou les tuer eut été commettre un sacrilège « que Dieu ne laissait pas impuni ». Aussi tout cochon de l'abbaye portait-il une clochette au cou. C'était sa sauvegarde. Par respect pour le saint (ou par crainte des moines), les paysans donnaient à manger aux cochons du couvent.

Saint Antoine est souvent représenté portant sur sa robe de bure un tau T, un fragment de potence. Est-ce un souvenir de la croix ansée des Egyptiens ?

En résumé saint Antoine est invoqué contre les érysipèles, le feu sacré, le feu saint Antoine, la gale, les démangeaisons, les maladies de peau, le scorbut, la peste, les épidémies, les feux de l'enfer, les varices, les incendies, les furoncles, les maux de tête, la peur, les épizooties.

Il protège les pourceaux et les animaux domestiques.

Par extension, il est le patron des porcherons, bouchers, charcutiers, marchands de porcs, fermiers, laboureurs, vanniers (il couchait sur une natte), fossoyeurs (il ensevelit saint Paul), sonneurs (il porte une clochette), tisserands, gantiers (il aime les troupeaux), confiseurs ? arquebusiers de Reims ? faïenciers de Nevers ?

La pièce du Musée en faïence de Nevers emprunte une certaine valeur à ce dernier patronage.

La vie de saint Antoine a inspiré beaucoup d'auteurs mais parmi eux deux têtes émergent : saint Athanase d'Alexandrie, et Gustave Flaubert de Rouen ; le grand patriarche et le grand littérateur. Ils n'ont pas beaucoup de traits communs mais tous deux furent séduits par l'étrangeté de leur personnage. Est-ce que l'avantage ne reste pas à St-Athanase qui eût la chance

inappréciable (oh combien !) d'être contemporain d'Antoine et de vivre à une époque où la vie n'était pas banale. Il a écrit sans effort une fantasmagorie dans laquelle l'autre s'est enlisé. Les deux récits sont également curieux, mais celui d'Athanase exprime une foi naïve d'où découle un certain charme.

Un dernier mot. L'influence thérapeutique de saint Antoine a poussé des racines jusque dans la pharmacopée vulgaire. *La rave de saint Antoine*. (*Ranunculus bulbosus*) fournit un extrait irritant, rubéfiant, vesicant. Dérivatif à la manière des vésicatoires produisant un feu saint Antoine artificiel et salutaire.

R. B.



